

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

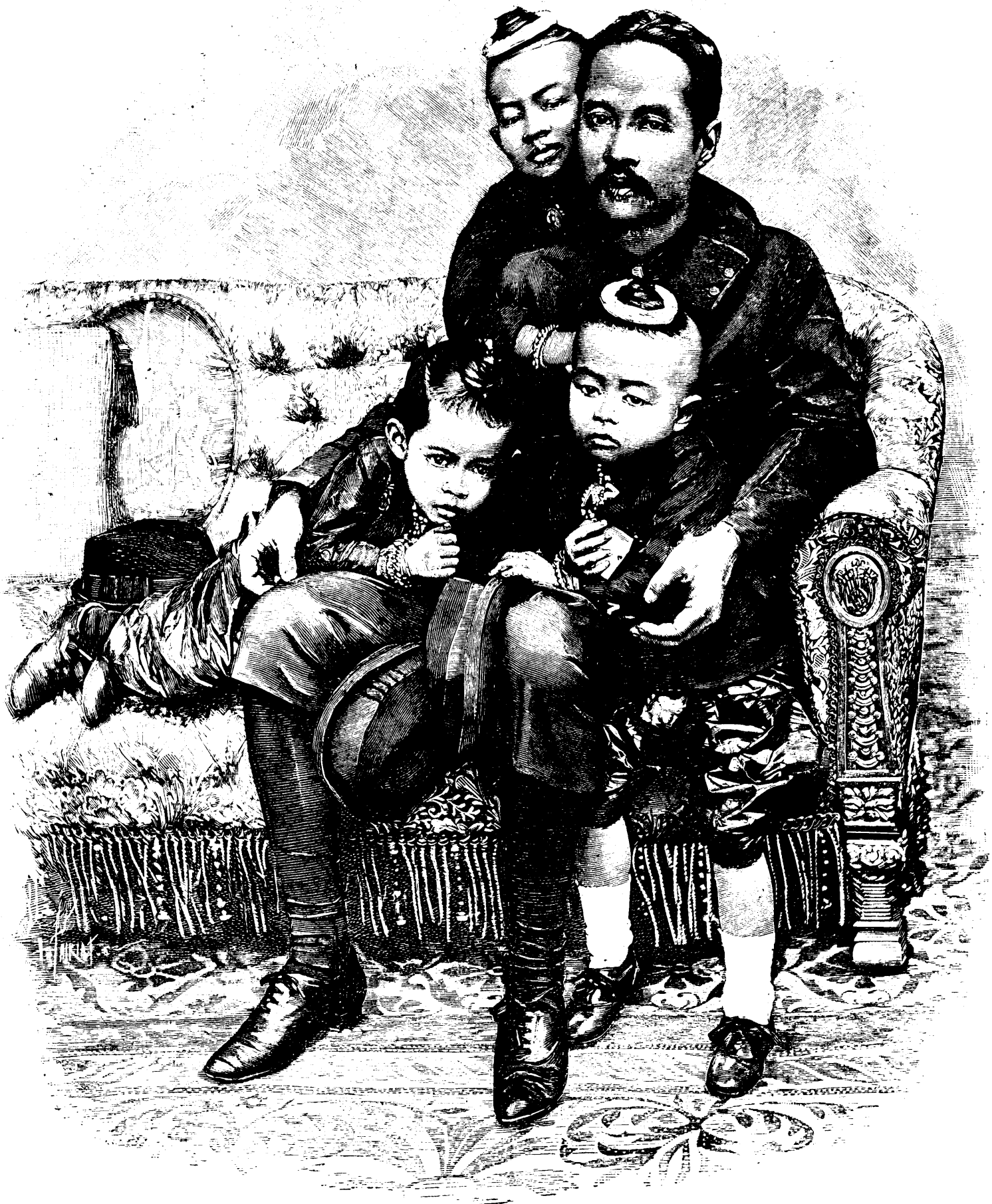
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10<sup>ME</sup> ANNÉE, No 486.—SAMEDI, 26 AOUT 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE ROI DE SIAM ET SES ENFANTS

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 AOUT 1893

## SOMMAIRE

TEXTE.—Cueillettes et Glanures, par Jules Saint-Elme.—Chronique artistique, par Dufresne.—Carnet du Monde Illustré, par J. St-E.—Littérature contemporaine : Guy de Maupassant, par Eugène Tavernier.—Nos gravures.—Egarée, par Etienne Palmé.—Causerie, par Ludo.—Dernier acte, par Denis Ruthban.—Nos étudiants, par Fleurette.—L'ouvrière, par Jules Simon.—Les mains vides.—Poésie : Rose de cire, par Gaston Damour.—Une revanche, par Lucien Mulleir.—La femme à la cririère de che al (avec gravure).—Propos rustiques, par Eug. Muller.—Notes et faits : Le mal du roi ; Le beurre, etc., etc., par Le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux mariages de Cécile ; Les mangeurs de feu.—Enigme ; Charade ; Problème d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Portrait du roi de Siam et de ses enfants.—Beaux-Arts ; Egarée.—Les événements de Siam : La prise du fort de Kone par les Français.—A travers le Canada : Se chute des quinze rapides ; Une baie ; Un parti d'excursionnistes ; Kippawa : La récolte du foin.—Gravures du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



EN DÉCOUPANT DES LIVRES



PARMI les derniers volumes français que nous ait apportés le courrier transatlantique, il en est un qui se distingue entre tous par l'originalité de son contenu. Il s'appelle *Le chansonnier du vin de Champagne*, et forme un recueil des plus exquis, ayant pour compilateur et parrain littéraire notre excellent confrère du *Paris-Province*, M. Armand Bourgeois.

Et voici comment il présente son œuvre : "C'est un monument que j'ai entendu élever à ma Champagne aimée. J'espère y avoir réussi. . . . Je veux que dans cent ans, s'il reste encore des exemplaires de cet ouvrage, on se les arrache au poids de l'or. . . . Lecteurs, lire ce volume équivaldra à posséder la bouteille inépuisable de Robert Houdin ; ce sera croire boire toujours et sans cesse à la coupe enchantée.

"Grâce à lui, votre esprit sera toujours dans le bleu ; vous n'aurez toujours devant les yeux que des horizons ombrés en roses.

"Amener à voir tout en rose, c'est de rendre un bienfaiteur à l'humanité.

"J'ai donc bien fait de publier ce livre."

Oui, certes, il a bien fait notre confrère champenois, de publier ce livre, où il a concentré tant

de franche gaieté, pour aider à l'apaisement des cœurs, à la régénération des énergies.

En effet, s'adonner à cette lecture charmante de tant de fraîches inspirations dues au nectar de la Champagne, c'est bien "croire boire toujours et sans cesse à la coupe enchantée." Aussi, tant par l'esprit qui l'anime que par sa forme même,—enchaînement varié d'opinions toutes flatteuses sur le beau vin pétillant,—ce volume est tel qu'on le déguste plutôt qu'on ne le lit. Donc, il convient de le citer, et ne tentez point de l'analyser.

\* \*

Dans l'impossibilité de transcrire ici les copieux extraits que je voudrais de toutes ces choses tout à fait gaies, gentilles, riantes, que ne puis-je au moins donner une page entière de la belle préface écrite pour ce volume par Adolphe Brisson, l'éminent directeur des *Annales Politiques et Littéraires*. Je choisirais celle où il recommande chaleureusement la généralisation de l'usage du *Champagne* (!) comme antidote à notre caractère national français qui s'assombrit, au mal dont souffrent "les générations nouvelles qui deviennent mélancoliques," tellement qu'on peut croire "qu'une invincible tristesse pèse sur elles." Il veut qu'on prodigue, entre autres, ce grand remède, parce que "les jeunes gens sont préoccupés, ils marchent dans la vie, non plus une chanson aux lèvres, mais un pli au front ; ils paraissent dévorés d'une âpre ambition et se jettent dans la mêlée sociale en proférant des menaces." Après avoir constaté que "toutes les vertus qui furent l'éclat et l'honneur de notre race s'affaiblissent : la générosité, la fierté, la charité souriante, la gaieté, le désintéressement et l'esprit chevaleresque faisant place au pessimisme, à la haine, à la jalousie, l'implacable soif des richesses," l'auteur se demande "d'où peut venir ce changement d'humeur, cette bise qui dessèche l'âme de nos jeunes frères et de nos fils ?... Est-ce la difficulté croissante des moyens de vivre, l'encombrement des carrières, l'influence des combattants de la lutte ?"

Il confesse son impuissance à trouver la solution juste. Cependant, il estime que pour répandre sur toutes ces misères un rayon de gaieté vraie, il peut suffire, parfois. . . d'un verre de champagne. Sans entrer dans toutes les conclusions de M. Brisson, nous ne pouvons nous défendre de trouver fort justes et applicables, même chez nous, certaines de ses réflexions.

\* \*

Au milieu de toutes ces gentilles pièces de vers recueillies dans le *Chansonnier du vin de Champagne*, j'en choisis une signée d'un nom français, de publiciste, dont il a été spécialement parlé il n'y a pas bien longtemps, dans ce pays-ci : M. le vicomte Oscar de Poli. Elle a de plus, tour de force peu ordinaire, un autre mérite d'originalité : c'est de représenter par sa disposition la forme même de la coupe à champagne.

Qu'on lise et que l'on déguste :

Quand le premier bouchon de Champagne a sauté  
D'un maître nous portons ici la santé :  
Vive ce vin, ce joli vin de France  
Qui jette par dessus les moulins  
Son bonnet d'argent, et dis, ense  
Del'esprit aux moins malins.  
Vive ce vin qui chante,  
Qui jase et qui rit,  
Et qui guérit  
La méchante  
Humeur !  
Cœur  
En larmes,  
Bannis tes  
Alarmes :  
Les  
Cyprès  
Se font roses  
Et toutes choses  
Prennent des airs gais  
Avec ce vin Français  
De tous les vins c'est le Maître !  
Gloire au Seigneur qui l'a fait naître !

\* \*

Faisant preuve de bon goût jusque dans son supplément réservé aux annonces, *Le chansonnier du*

*vin de Champagne* nous fait voir, par la gravure, le tonneau monumental exposé à Paris, en 1889, par MM. Mercier et Cie., les grands producteurs de la Champagne. Ceux qui ont visité l'exposition se rappellent cet immense tonneau Mercier, contenant 800 barriques ou 200,000 bouteilles, qui fit à Paris son entrée triomphale, monté sur un chariot-monstre que traînaient, "à pas lents," vingt-quatre bœuf. Il portait bien des délices, grâce aux flots de nectar cachés dans ses gigantesques flancs. Et, paraît-il, il tint parole. On aime le voir ou le revoir.

A plus d'un point de vue, donc, notre confrère du *Paris-Province*, M. Armand Bourgeois, a fait œuvre pie, pour "sa Champagne aimée" et pour le monde. Nous lui en réitérons nos gratitude et compliments sincères.

Jules Saint-Elme



Il est très intéressant, après qu'un grand nombre d'années sont passées, de revenir sur nos pas et de voir ce qui a été dit, dans le temps, de nos contemporains illustres.

Il vient de me tomber sous la main des articles d'écrivains célèbres, critiquant des œuvres d'art faites par des artistes qui sont passés grands maîtres dans leur art.

Dans un compte-rendu du salon de 1831, M. de Léluze écrivait ce qui suit en parlant de *Les enfants d'Edouard*, de Paul Delaroche :

"De tous les jeunes artistes qui se sont formés à Paris, depuis quinze ans, sous l'influence des écoles du Nord, et en se montrant tant soit peu dédaigneux des doctrines méridionales, l'homme qui a le talent le plus franc, le plus vrai, le plus fort, le seul qui ait constamment fait des progrès dans la carrière qu'il s'est ouverte, c'est M. Paul Delaroche.

"Aujourd'hui, nous nous occuperons d'un ouvrage dont le style est élevé et sévère, c'est celui qui représente Edouard V et Richard, duc d'York. Cette scène, intéressante, dramatique, a été disposée avec beaucoup d'art, et il est difficile de ne pas éprouver une vraie émotion en regardant ce tableau où l'auteur a épuisé toutes les ressources de son talent, pour lui donner la vitalité d'une scène copiée d'après nature. A cet égard, M. Delaroche, loin de suivre les traditions des peintres anglais, qui composent ordinairement ce sujet d'une manière presque fantastique, l'a, au contraire, conçu, exécuté de manière à faire croire que son ouvrage a été fait d'après les personnages eux-mêmes et dans le temps où ils ont vécu.

Ce tableau est maintenant la propriété du Musée du Louvre.

\* \*

Quand en 1859, le jury du salon a refusé *La Mort et le Bûcheron*, de F.-X. Millet, un romancier et critique célèbre, Alexandre Dumas, disait :

"L'artiste qui exprime son sentiment avec une formule nouvelle, remarquable et surtout personnelle, ne relève que du public. Or, en conscience, devant le tableau de *La Mort et le Bûcheron* il nous est impossible de comprendre l'étrange verdict du jury. . . . Un groupe de juges a refusé en masse le tableau de Millet ; pas un de ces juges, pris à part et isolé, n'eut osé prendre sur lui un pareil refus. . . .

"L'artiste qui a conçu ce tableau est, à coup sûr, un homme bon, sensible, compatissant, religieux, honnête, regardant les souffrances des autres avec les yeux de son cœur, sans envie pour

les puissances du riche, absorbé qu'il est dans la compassion que lui inspirent les misères du pauvre."

Ce tableau, refusé au salon de 1859, fut admis à l'exposition universelle de 1867, et forme maintenant partie de la célèbre collection Van Praet. Comme on le voit par l'article que je cite, Alexandre Dumas, ne s'est pas trompé dans son appréciation de Millet, puisque, après la mort de ce dernier, qui, comme on le sait, est l'auteur du fameux tableau *l'Angelus*, on a vendu ce tableau la somme énorme de \$116,000.

Je continuerai, dans ma prochaine chronique, à reproduire des critiques sur d'autres maîtres.

\* \*

Un fait curieux et peut-être sans précédent : une jeune fille de seize ans, Mlle Geneviève Bœtzl, vient d'avoir une de ses œuvres achetée par l'Etat. C'est une fort belle copie d'un tableau du Louvre, *Attributs de Musique*, d'Anne Vallayer Koster.

Mlle Bœtzl est élève d'Henri Pille.

\* \*

Le comité de la Société des gens de lettres, dans une de ses dernières séances, a pris l'initiative d'une souscription pour élever un monument à Guy de Maupassant. Le comité fait appel aux admirateurs de l'illustre écrivain, ainsi qu'à toute la presse.

La souscription est ouverte au siège de la Société des gens de lettres, 47, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

Le comité a voté une somme de 1,000 francs.

\* \*

On attend avec impatience l'ouverture de l'Opéra Français. J'ai entendu M. Sallard dire qu'il voulait faire quelque chose de bien, nous l'espérons tout autant que lui ; mais Montréal n'est pas Paris, et il peut s'attendre à bien des déceptions avant d'arriver à établir en permanence un théâtre français parmi nous.

La défense faite, par les autorités religieuses, d'assister aux représentations données dans les théâtres, empêchera beaucoup de monde d'aller à l'Opéra.

Le peu de goût, d'un grand nombre de Canadiens-français qui aiment mieux aller entendre jouer des pièces à sensations que d'aller entendre de la belle musique d'opéra.

Les dépenses excessives qui sont nécessaires pour la bonne organisation d'un tel théâtre.

Tout cela sont des raisons qui militent contre la réussite d'un Opéra français à Montréal. Malgré tout cela, il peut réussir, si son administration est bonne, et j'espère qu'il en sera ainsi.

*Dufresne*

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Malgré l'énorme, presque insurmontable concurrence de Chicago, nos entrepreneurs citoyens n'ont pas voulu que Montréal fût privé de son exposition annuelle. Du 4 au 9 septembre prochain, l'exposition provinciale sera tenue sur ses terrains, avec l'apparat ordinaire, et l'on nous promet un succès au moins égal à tous les précédents.

La compagnie a étendu jusqu'au 31 du mois courant les délais pour les entrées à être faites.

Succès à ses patriotiques efforts !

\* \*

Le Saguenay, le royaume agricole et pittoresque qu'on appelle à bon droit le grenier de la province de Québec, devient de grande mode. Tous les touristes, amoureux de grande et belle nature, s'y rendent tout joyeux et en reviennent enthousiasmés.

L'administrateur co-propriétaire du MONDE ILLUSTRÉ, M. N. Sabourin, a voulu, à son tour, aller juger, *de visu*, les merveilles de cette région tant vantée. Il nous revient, après un voyage de quelques jours à bord du steamer palais *Carolina*, enchanté comme tous les autres.

Evidemment, il faut le croire, ce Saguenay est un coin du paradis, oublié dans notre Canada.

\* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Bluet*, Chicoutimi. —Pardon, et bon courage : c'est pour un prochain numéro. Vous allez avoir satisfaction... et M<sup>re</sup> Ruthban aussi. Il avait l'air de s'ennuyer, quoi !...

*Un écolier*, Chutes Montmorency.—Merci de votre envoi. Nous en tirons profit, comme vous voyez. C'est une page de maître, et fort instructive.—J. ST-E.

## LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

GUY DE MAUPASSANT



Romancier, dont la brillante et rapide carrière a été brisée par la folie, vient de mourir dans la maison de santé où il était enfermé de puis assez longtemps déjà. Il avait quarante-trois ans.

On peut se demander si, conservant la vigueur qui était un des caractères de son tempérament, il aurait produit beaucoup en-

core. Ses derniers livres n'indiquaient pas qu'il fût épuisé, mais ils le montraient déconcerté. Ce n'était pas sa force physique ou intellectuelle qui semblait défaillir ; c'était le sujet de ses études, l'objet de sa passion qui lui échappait.

Doué supérieurement pour la description, il avait entrepris l'étude de la nature, en observant d'abord le ridicule de la grossièreté. A la fin, il avait à peu près quitté ce niveau inférieur et indigne de son talent ; il cherchait à comprendre. Il n'y parvint pas, il en souffrait amèrement. Est-ce le besoin inassouvi qui l'a tué ? De loin, sans avoir connu l'homme, on est porté à le croire.

Parmi les livres qui attestent les progrès de M. de Maupassant dans la voie des idées, les deux meilleurs *Notre Cœur* et *Une vie*, sont empreints d'une tristesse qui va croissant jusqu'au désespoir. Les héros qui s'agitent dans ce milieu, rendu lugubre par la seule banalité, font penser à l'auteur. On entend sa plainte ; on le voit, crispé par le désir toujours déçu, les muscles distendus par l'excès d'effort, l'âme brisée. Il ne réussit à rien comprendre, si ce n'est la misère et l'ironie. Mais cette ironie, qui aurait pu le rapprocher du chemin ascendant, il n'a pas su la saisir. A-t-il pressenti qu'elle ne doit point s'appuyer sur le néant, lequel n'est le principe de rien ? Nous le croirions, si nous en jugions par l'acharnement que le puissant romancier a déployé jusqu'au bout. Souhaitons qu'il ait quelque jour ouvert son âme à ces inspirations qui nous pressent et par lesquelles l'homme accepte implicitement la vérité, dont il eut peur tout en la recherchant.

La triste fin de l'auteur est, en quelque sorte, le jugement de ses écrits. Des dons très remarquables, un style pur et vigoureux, du courage, un grand amour de son art, voilà, sans doute, les éléments d'une œuvre maîtresse ! Appliqués à observer la vie, ils donnent pour résultat la banalité, le grotesque et le néant.

Même devant la tombe, nous devons nous souvenir que M. de Maupassant eut le tort indiscutable de confondre presque toujours le respect de la vérité avec le dédain de la pudeur. Ses livres sont gâtés par des détails répugnants. On ne l'accuse pas de s'être complu à cette besogne ; c'est trop qu'il l'ait exécutée, et avec un étonnant scrupule.

Il semble que M. de Maupassant était digne de comprendre que la nature et l'humanité ne sont point tout entières gouvernées par la turpitude et

l'inconscience. Une fois, il est arrivé jusqu'à une certaine conception du sacrifice ; mais sans essayer d'en détruire le sens ; puis il est retombé, employant de nouveau à décrire d'ineptes misères son beau style clair, sobre, harmonieux et fort. Il a respecté, il a honoré la langue française ; c'est quelque chose, surtout de notre temps ; ce n'est pas assez pour l'écrivain qui a reçu largement les dons de Dieu, de ce Dieu dont la langue française parle avec splendeur.

M. de Maupassant a manqué de l'idée qui ordonne et féconde les puissances de l'esprit et du cœur, il a été la proie du chaos intellectuel qui pèse sur le monde moderne.

EUGÈNE TAVERNIER.

## NOS GRAVURES

LES ÉVÉNEMENTS AU SIAM : LA PRISE DU FORT DE KONE

En même temps que les canonnières françaises entraient dans le chenal de la barre devant Bangkok, les troupes coloniales reprenaient aux troupes siamoises tous les forts dont elles s'étaient indûment emparées dans les îles et sur le littoral.

C'est le capitaine Villiers qui a opéré dans le groupe des îles de Kone. La prise du fort de ce nom a produit sur la population une impression profonde, ainsi que la prise du fort de Don-Son.

Le gouverneur de l'île, Pasada, qui dirigeait la défense de cette position, a été tué dans le combat.

Sa mort a contribué à jeter le découragement parmi les troupes siamoises, dont le mouvement de retraite s'est aussitôt accentué.

La flotte française a occupé toutes les îles du golfe de Siam, et ces énergiques manifestations ont été cause, enfin, que complète satisfaction a été donnée à la France.

Les compagnies coloniales, brillamment commandées par des officiers français, se sont admirablement conduites. Notre gravure rend hommage à leur vaillance.

LE ROI DE SIAM

Dans tous les pays de l'Extrême-Orient, la personnalité du souverain, chef à la fois religieux, militaire et administratif, prime tout ; la vie entière du pays se résume en lui ; aussi, les documents qui le concernent présentent un intérêt particulier.

Nous donnons aujourd'hui, en première page, une photographie tout intime : Sa Majesté jouant avec les trois aînés de ses enfants. On sait qu'il en a plus de cent.

Le roi de ce lointain pays, qui vient de donner du trouble à la France et beaucoup d'anxiété à l'Europe, gouverne une population estimée de six à dix millions d'âmes. Son pouvoir est absolu et il a droit de vie ou de mort sur ses sujets et il peut tout leur enlever, leurs propriétés ou leurs filles. Toutes les femmes de Siam sont supposées lui appartenir. Les taxes qu'il impose sur son peuple sont parfois tellement lourdes qu'on a vu des hommes vendre leurs femmes et leurs enfants afin de les payer. Le souverain actuel, pourtant, est le plus progressif que ce pays ait jamais eu. Avant sa deuxième coronation en 1873, les naturels ne pouvaient s'approcher du roi qu'en marchant "à quatre pattes" ; il leur fallait élever les bras en l'air en signe d'adoration et se heurter le front sur les tapis étendus devant le trône. Il a maintenant aboli tout cela et doté sa capitale de lignes télégraphiques et téléphoniques et son harem est éclairé à l'électricité. De sa personne, le roi de Siam est de petite stature avec une tête bien faite et des traits plaisants. Il est le neuvième fils de Maha Mongkut, son prédécesseur, et il fut choisi parmi une famille de quatre-vingt-quatre enfants pour monter sur le trône. Il a trente-quatre demi-frères et quarante-neuf demi-sœurs, et sa propre famille compte déjà près de cent enfants bien qu'il soit à peine âgé de quarante ans. Le roi de Siam a un revenu de 10 millions de piastres par année.





BEAUX-ARTS.—ÉGARÉE (TABLEAU DE M. S. PINTO)

## ÉGARÉE

Le père est mort il y a deux ans. Tout à l'heure, hélas ! la compagne de ses jours l'a rejoint dans l'éternel repos. Ils n'avaient qu'elle, une fille, et cette pauvre enfant, la mère, avant de se tourner vers Dieu, l'avait embrassée bien fort, en lui indiquant des parents éloignés, là-bas, par delà les sillons et les collines, qui la prendraient et seraient sa famille désormais.

Elle avait obéi, mais comprenant bien peu. Naïve, elle pensait que, sans doute, sa mère allait voir le défunt, là-haut, quelque temps, puis reviendrait à la maison, ou bien... Enfin, elle ne savait, au juste. Surtout, quitter cette femme qu'elle aimait et qui l'avait aimée, cela lui fendait le cœur. L'enfant n'avait que dix ans : à cet âge le chagrin se dissipe aussi vite qu'il est prompt à se faire ; dès lors, les mille riens rencontrés sur ses pas dans les chemins, parmi les champs, avaient suffi à la distraire de sa peine. La mignonne ne songeait plus, comme cela arrive parfois aux enfants lorsqu'ils balbutient ou chantonnet des choses qu'ils ne s'entendent même pas dire, cherchant à s'amuser. Cependant elle avait bien marché, ignorant même qu'elle marchait, et elle s'était égarée.

La mère avait bien détaillé l'itinéraire, mais maintenant elle ne s'y reconnaissait plus... Sa mère ? Ah ! oui... elle se souvenait ; oh ! mon Dieu, ne plus la revoir !... Oh ! retourner ! oui, retourner vite, l'embrasser, l'aimer !... Hélas ! comment retourner ? le chemin était perdu...

Non, il fallait se résigner, aller chez les parents, obéir. Que dirait-elle, maman, si elle la voyait revenir ?

Voici un paysan, il revient du travail, hâlé, rude, insouciant, le pas un peu lourd.

Osera-t-elle l'interroger sur son chemin ? Oui, mais elle s'explique très mal. Bah ! il a compris tout de même, le paysan. Est-ce qu'il ne connaît pas les un-tel, de si braves gens ! "C'est là-bas, au bout de la lande, à deux pas."

—Oui, à deux pas... là-bas... de braves gens... Hélas ! seront-ils ma mère, eux ? Ah ! pourquoi n'a-t-elle pas voulu que j'aie voir le père, moi aussi ? C'est donc bien mystérieux, là-haut ? C'est donc pas permis aux enfants de savoir ce qui s'y passe ?... Enfin, je la reverrai peut-être un jour, maman... oui, je la reverrai, pour sûr : pourquoi ne la reverrais-je pas ?

Pauvre enfant ? oui, tu la reverras, ta mère, mais sans doute après de bien longs ans, lorsque toi-même, jeune fille, tu auras été épouse, mère aussi, et que Dieu, trouvant égale ta noble tâche à celle de tes parents, rappellera près d'eux ton âme au comble de ses vœux.

ETIENNE PALMÉ.



Oui, M. Pedro, le temps est bien chaud, lourd et fatigant parfois ; mais, y pensez-vous, pouvais-

je négliger l'occasion de m'entretenir avec les bienveillants lecteurs de ma feuille aimée ? Je sais trop apprécier cette faveur pour ne pas la solliciter de nouveau. Puis il me fallait déjà mettre bas les armes à cause d'une première défaite, l'on dirait, et avec raison, que ma vocation n'était pas sincère. Aussi, je ne veux pas que mon pseudonyme soit oublié ; et pour cela, j'ai lieu de m'en inquiéter : comme nouveau venu, étant assis à la dernière place, il serait facile, à vous surtout, aimables lectrices, de perdre mon souvenir. Et si vous saviez comme je trouverais bon de pouvoir venir ici, librement, causer plus fréquemment avec vous, aussi souvent, du moins, que ce bon M. Pedro, dont j'envie le sort. Franchement, je me sens presque découragé parfois, lorsque je songe que j'ai tant à faire pour égalier,—et de loin !—même le plus humble de vos correspondants, qui trouvent toujours pour vous plaire un mot bien dit, une fine pensée ou une phrase élégante. Hélas ! pour être goûté, je n'ai que ma prose aride, que mes pensées d'écolier, que mes phrases mal *raccommodées* ! Mais je vous sais si indulgents, chers lecteurs, que je n'ai aucun doute que vous agréerez ma bonne volonté. D'ailleurs, si j'ai le loisir de m'entretenir de nouveau avec vous, je saurai vous satisfaire. Que l'on me mette simplement à l'épreuve, et l'on verra que mon bon vouloir et mes généreux efforts triompheront de mon ignorance. Mais pardon, monsieur le rédacteur, ceci n'est pas un défi : je veux simplement dire que si vous m'accueillez de nouveau, le souffle qui anime vos correspondants ne saurait passer inaperçu sur mes écrits.

\* \*

Je viens de chanter l'adieu à mon *Alma Mater*. Ce fut mon premier poème... Mais aussi qu'il m'a coûté de larmes : tous ne l'ont pas compris, et voilà qu'au jour des adieux il est mis de côté !...

Sans doute, ce n'était pas une œuvre d'art, puisqu'on a pu me reprocher que, parfois, "le souffle poétique venait à manquer." Mais que pouvez-vous attendre d'un pauvre élève des Frères, qui avait pourtant su mettre là tout son amour... ses regrets !...

Et, malgré ses imperfections, dont la moitié des auditeurs ne se seraient même pas doutés, ce faible chant aurait eu plus d'écho dans le cœur des confrères que ce discours emprunté à un professeur et si machinalement débité. Et j'ai pour preuve de cette assertion tous mes compagnons gradués et médaillés, qui m'entouraient lors de cette lecture—*courante*. Aussi, l'effet a été complètement manqué, puisque ceux qui ne souriaient pas étaient d'une froideur par trop *glaciale*, pour le tempérament sanguin de l'auteur.

C'est vous dire, amis lecteurs, que mes premières rimes ont été éprouvées.

Je m'en réjouis cependant, car un intime me disait dernièrement à ce propos que "les grandes œuvres s'enfantent dans la douleur." Oh ! mais si c'était la vérité pour ce cas-ci ! ! !

Tout même, j'avais dit vrai en terminant ce discours par les deux quatrains suivants :

Mais poète, à quoi bon venir ici pleurer :  
Ceux même que tes chants ont voulu saluer,  
Demain ils oublieront et ton cœur et ta lyre,  
De ton âme abusée, ils riront du délire !

Oh ! qu'importe, mon luth, si du moins de mes chants  
L'*Alma Mater* un jour, comprenait les accents,  
Son cœur de mère alors—tel est mon seul préage—  
De son plus humble enfant acceptera l'hommage !

\* \*

Néanmoins, je pardonne de tout cœur à celui ou à ceux peut être qui ont pu croire que le génie valait mieux que l'inspiration.

Allons je veux tout oublier, et pour terminer plus gaiement, laissez-moi vous mettre sous les yeux les mots de *La Vacances*, poésie de P. Lemay, que je lis dans ses "Essais poétiques" et qui peut se chanter sur l'air de

J'aime les petits patés  
Faits aux confitures, etc.

Refrain :   
 { Vive la vacance !   
 Oh ! gai !   
 Vive la vacance !

Grands comme petits chantons   
 L'ère qui commence !   
 L'ivresse que nous sentons   
 N'est pas la démente :   
 Nous sommes en liberté,   
 Redisons avec gaieté :   
 Vive, etc.

Pour apprendre nos leçons   
 Plus de violence !   
 Vieux livres, nous vous laissons   
 Dormir en silence...   
 Personne n'étudiera ;   
 Pour toute tâche on dira :   
 Vive, etc.

Au lit bien tard nous restons :   
 Quelle jouissance !   
 De la cloche les " tintons "   
 Seraient sans puissance :   
 Amoureux de l'oreiller,   
 Rien ne peut nous éveiller !   
 Vive, etc.

Ou si le brillant soleil,   
 Avec insolence,   
 Veut troubler notre sommeil,   
 Heureux d'indolence,   
 Nous tirons les grands rideaux,   
 Et nous lui tournons le dos.   
 Vive, etc.

Dans un bocage, le soir,   
 Nous menons la danse,   
 Ou nous allons nous asseoir   
 Sur un herbe dense :   
 Et lorsque la nuit s'étend   
 Nous rentrons en répétant :   
 Vive, etc.

Voyez-vous, c'est qu'au printemps   
 De notre existence   
 Nous savons jouir du temps,   
 Et sans résistance   
 Nous le laissons s'écouler,   
 Sans cesser de roucouler   
 Vive la vacance   
 Oh ! gai !   
 Vive la vacance !

*Ludo.*

## DERNIER ACTE

A BRIN D'HERBE

Brin d'herbe, vous croissez sur les bords du Saint-Laurent, et j'habite dans le nord. Par-dessus les monts, m'est venue l'offre généreuse de votre amitié.

Les Laurentides nous séparent... Dans ces conditions, amitié de femme est à coup sûr inoffensive et peut même valoir beaucoup : la vôtre me sera précieuse ; j'y crois déjà un peu, vous m'y ferez bientôt croire davantage... puissé-je y croire toujours !

Combien de temps cela durera-t-il ?... L'amitié est une belle chose, je veux le croire ; la constance en est une autre... J'entretiens quelques craintes à ce sujet, Brin d'Herbe. Mais, bah ! — " vogue la nacelle ! " comme chantaient nos pères. S'il arrive malheur, je l'aurai voulu ; j'essai en vaut le risque. Et puis, — je l'avoue avec honte — je ne sens pas cette amitié de femme m'entrer au cœur sans un certain frisson d'orgueil et de joie !

Et Bluet ? qu'est devenu Bluet ?

Votre silence, ô Bluet ! fait naître en mon âme les plus noirs pressentiments. Un mot eût dissipé de mortelles inquiétudes ; mais vous vous êtes tû, et votre sort me cause des soucis que Brin d'Herbe n'a pu chasser. Rien n'est funeste comme l'amitié de ceux qui ne s'aiment plus et qui s'aiment encore ; c'est un mal terrible, dissimulé sous une apparence bénigne. Sait-on, hélas ! jusqu'où cela peut conduire un naïf et doux brin d'herbe ?

Brin d'Herbe ami, versons un pleur sur cette lamentable destinée, et réjouissons-nous d'avoir connu notre amitié de prime saut, et sans secouer d'abord une poussière d'amours briaés.

Adieu à Bluet !   
 A Brin d'Herbe, au revoir !   
 Et maintenant... ohé ! dans la coulisse, laissez tomber le rideau !

*Dennis Ruthban*

## NOS ETUDIANTS

J'ai entrepris, lecteurs, une tâche bien difficile ; cependant je ne recule pas, et confiante en votre indulgence, je vais vous dépeindre nos jeunes étudiants. Je vous prie d'excuser mon style et de croire que je ne m'éloignerai pas du chemin de la vérité.

Je commence, car je suis impatiente de vous présenter mes amis qui, si vous les connaissiez, aimables lectrices, seraient aussi les vôtres.

Isidore le \*\*\* est un jeune homme brun, à figure agréable. Il est sympathique à toutes les jeunes filles. D'une conduite exemplaire, il a droit à tous les éloges, et sans être indiscret, je puis affirmer qu'il en reçoit souvent. Etudiant en médecine, dans un an il commencera à exercer sa profession.

Ernest B\*\*\*, garçon très intelligent, étudie aussi la médecine, encore un bienfaiteur du genre humain ! Ce cher ami est estimé et aimé de tous. Jamais estime et amitié ne peuvent être mieux placées !

Qui dit Ernest dit Joseph ! Ce sont deux inséparables !

Joseph M\*\*\* est, sans flatterie, le garçon le plus *chic* que je connaisse. Garçon d'esprit, assez joli, de tournure élégante, conversation amusante, cela va sans dire puisqu'il a de l'esprit, danseur infatigable (qualité que j'admire beaucoup), etc. Héritier d'un nom célèbre dans nos annales politiques, il suivra les traces de son père ; comme lui, il rendra de grands services à son pays, et son nom sera aimé et respecté de tous. Nous espérons, jeunes filles, que quoi qu'il advienne, il n'oubliera pas ses amies de jeunesse, ses premières admiratrices !

Philippe B\*\*\* est un jeune étudiant en droit. Avec lui il faut rire. Il possède un esprit extraordinairement vif, aussi s'amuse-t-on toujours avec lui !

Il sera plus tard une des gloires de notre barreau, et nous aurons droit, citoyens et citoyennes de Rimouski, d'en être fiers.

Je m'arrête, non pas parce que j'ai fini, mais afin de ne pas abuser de la bienveillance de ce cher MONDE ILLUSTRÉ. Si vous le permettez, lecteurs et lectrices, je reviendrai vous parler de mes autres amis qui ne sont pas moins gentils que ceux que je viens de mentionner.

Au revoir, amis lecteurs !

Chères lectrices, ne rêvez pas trop à ces chers héros !

FLEURETTE.

Rimouski, 1893.

## LOUVRIERE

Dieu me garde d'oublier que la majorité des femmes reste honnête, malgré tant d'excitations. Le soir quand les cabarets sont pleins et retentissent de chants obscènes, la femme est dans sa chambre, à rapiécer, à veiller, à attendre. Le samedi, pendant la paie, elle guette l'ivrogne au passage, pour disputer, contre lui, au risque d'être battue, le pain de leurs enfants. C'est elle qui va implorer le propriétaire et porter les couvertures au Mont-de-Piété. Elle met un morceau de pain dans le panier de l'enfant partant pour l'école, sachant qu'il n'y en aura pas pour elle. Si l'enfant vient à succomber sous l'étreinte de la misère, c'est elle, devant le cercueil, dans la chambre désolée, qui prononcera le nom de Dieu... Oui, je le sais ; je l'ai vu ; elles sont bien nombreuses, ces vaillantes qu'on ne saurait trop admirer et bénir. Elles

sont la force et l'espérance du pays ; nous avons encore des grandes dames qui sont des reines dans les salons et des anges dans la maison du pauvre ; si grandes qu'elle soient en est-il une qui osât se comparer à l'humble plébéienne que je viens de peindre, et dont toute la vie se résume en trois mots : Aimer, servir, souffrir !

Les femmes, en général, ont l'esprit tourné à la religion. Dans les campagnes, c'est à peine si on voit une paysanne manquer à la messe ou au prêche. Dans les villes, ce n'est pas la totalité des femmes qui assistent aux offices, mais c'est une grande majorité. Même à Paris, les églises sont pleines de femmes le dimanche. Les partisans les plus déterminés de la laïcisation le savent bien, et c'est cette assiduité qui les fâche. Si les pratiques du culte étaient désertées, ils ne se donneraient pas tant de peines pour les rendre difficiles et impossibles.

Vous savez ce que les femmes vont chercher à l'église. Elles y vont chercher la consolation, et elles l'y trouvent. Elles y trouvent aussi une règle et un frein. Leur ôter la consolation, c'est périlleux pour elles et pour la société.

On croit se justifier en disant qu'elles se trompent. C'est l'excuse de tous les ennemis de la liberté, de tous les clergés intolérants. Elle ne vaut rien. On a le droit de discuter et de prêcher ; on n'a pas le droit d'empêcher et de gêner. Vous leur ôtez la foi qui les rendait fortes pour supporter et pour résister ; et que mettez-vous à la place ? Le néant. Vous êtes ennemis de leur bonheur et du vôtre.

JULES SIMON.

## LES MAINS VIDES

Une jeune fille allait mourir. C'était une triste victime des plaisirs du monde.

Elle avait contracté la ma'adie qui l'emportait, dans une soirée brillante et pleine de succès pour sa vanité. Elle s'éteignait peu à peu. Elle s'en allait doucement, comme on dit, d'une maladie de poitrine.

Tout le monde le savait. La pauvre mère elle-même avait appris l'affreuse vérité.

Seule, la jeune fille ne croyait pas mourir. Elle se faisait illusion et se berçait de la pensée d'un avenir qu'elle ne devait pas voir.

Un jour, cependant, elle vit descendre sur elle les ombres de la mort.

En ce moment, la lumière se fit. Elle comprit que tout espoir était perdu, qu'il fallait mourir.

A cette pensée, élevant ses mains avec effroi, elle les regarde, les laisse retomber, et les considérant en silence, elle s'écrie, avec terreur :

— Mais, voyez donc, mes mains sont vides.

La pauvre mère crut à un moment de délire, et elle essayait de calmer sa fille, mais la malade répétait toujours :

— Mes mains sont vides.

Un prêtre était là ; il comprit les inquiétudes et les frayeurs de la malade : prenant un crucifix, il le lui mit dans les mains, en disant :

— Maintenant, elles ne sont plus vides.

A cette vue l'espérance renaît au cœur de la jeune fille.

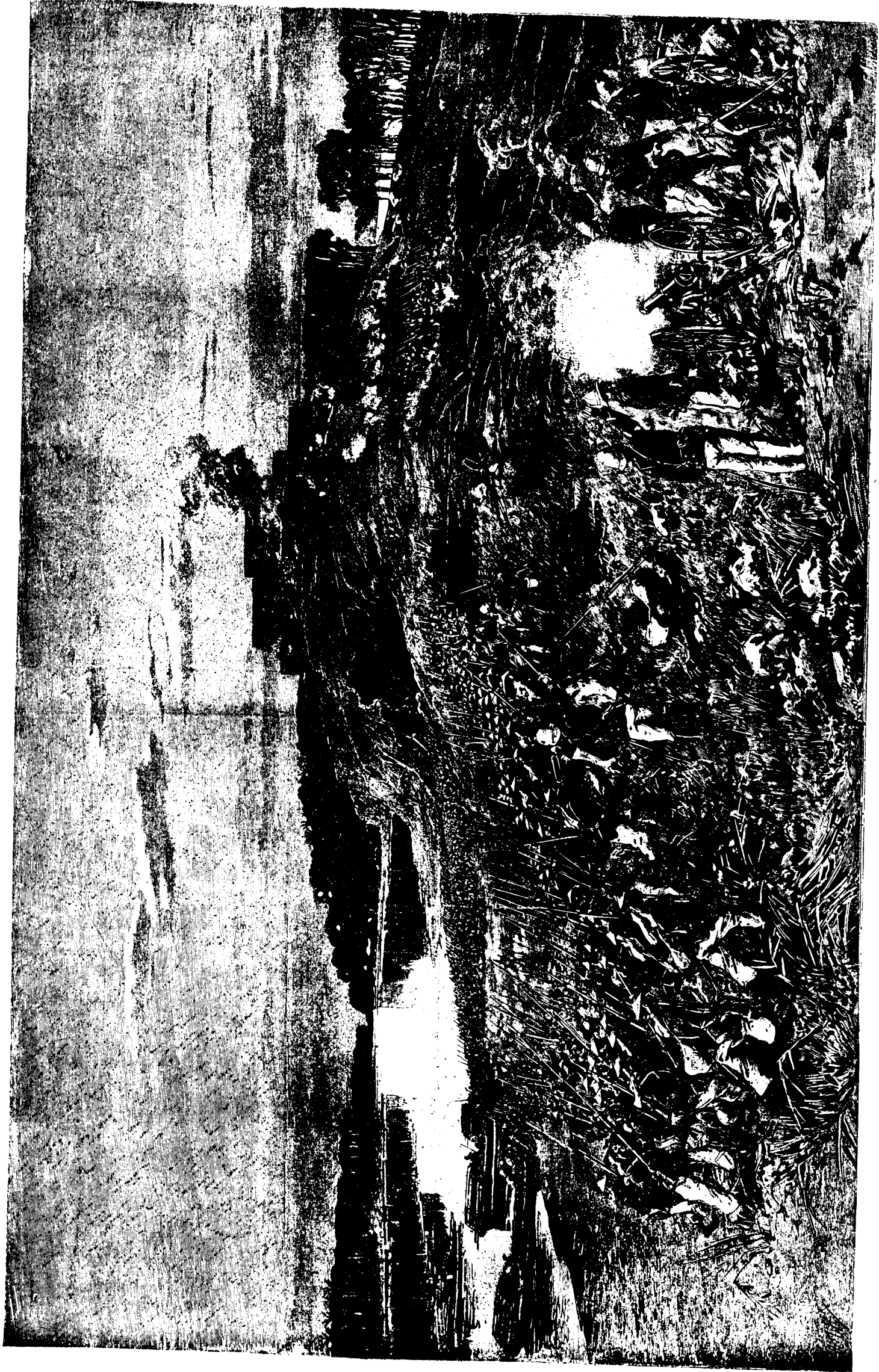
Ses mains ne sont plus vides. Elle pourra présenter à Dieu pour le rachat de sa vie inutile, coupable peut-être, les mérites infinis de la passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les mérites surabondants de sa très sainte Mère.

Alors elle approche la croix de ses lèvres. Elle l'embrasse et la presse sur son cœur.

Le prêtre lui donne une dernière absolution, et peu d'instant après, elle mourait, calme, résignée, regardant la croix qu'elle n'avait pas voulu quitter.

Vous avez vu quelquefois le bonheur ? — Oui, le bonheur des autres. — ARSÈNE HOUSSAYE.

Combien de gens, dans le monde, demi croyants, demi-sceptiques, essayent de concilier les vérités qu'ils ont apprises avec les traditions qu'ils n'ont point oubliées ! — H. TAINÉ.



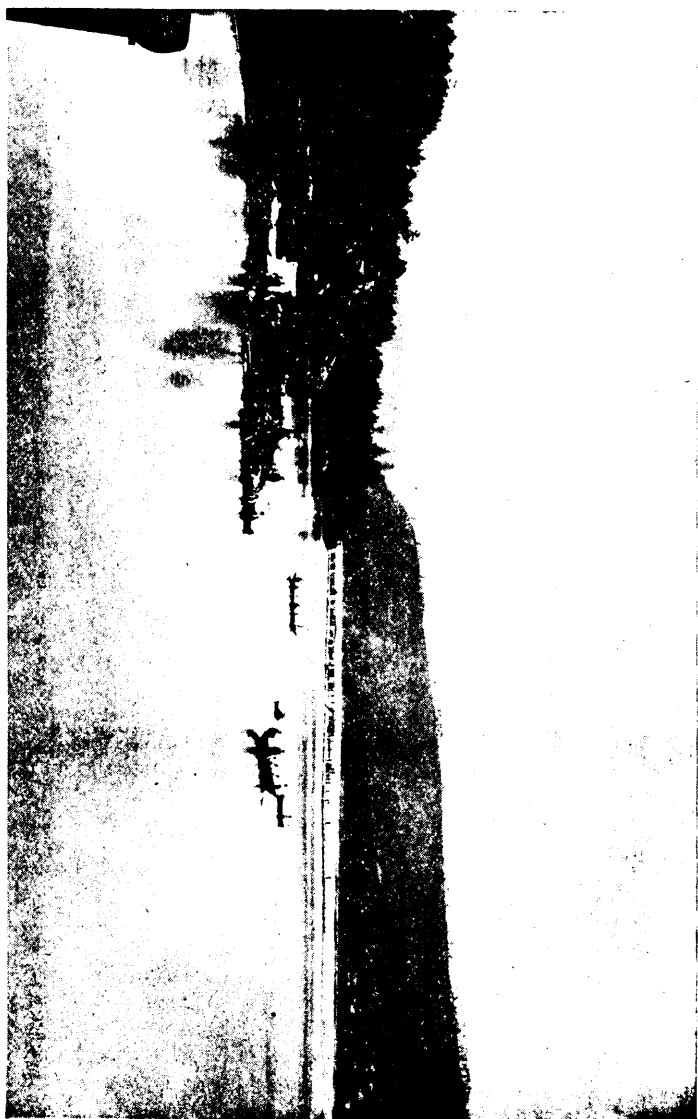
LES EVENEMENTS DE SIAM.—LA PRISE DU FORT DE KONE



A TRAVERS LE CANADA : LOTTAWA SUPERIEUR



3<sup>me</sup> CHUTE DES QUINZE RAPIDES

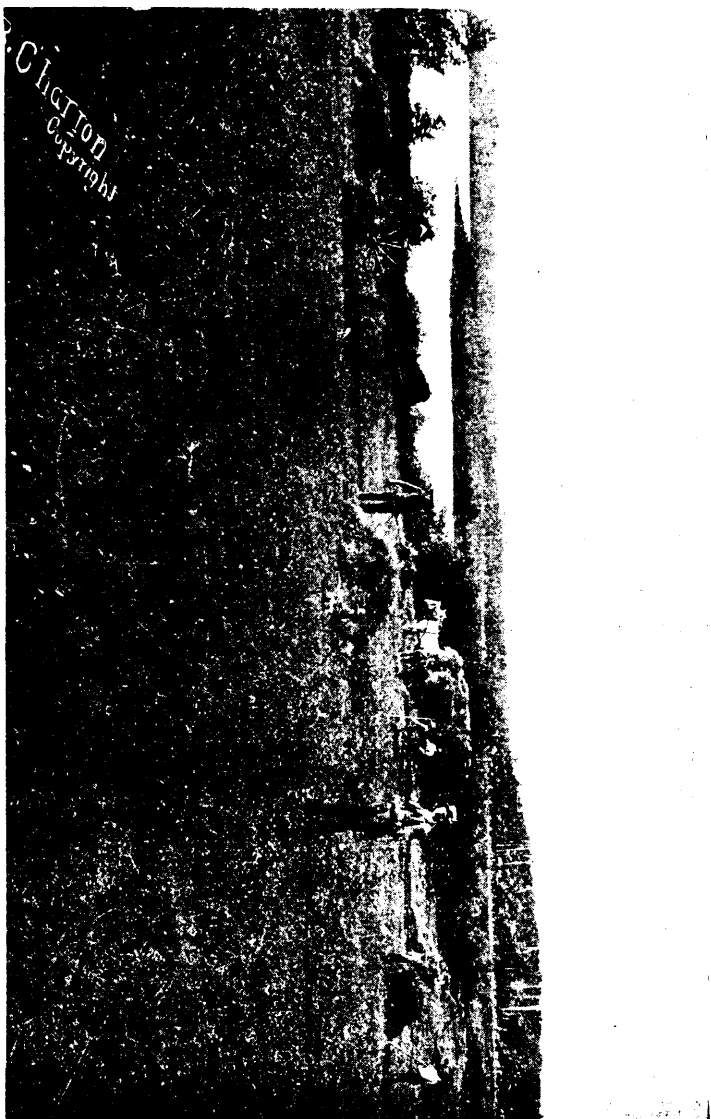


UNE BAIE



Photographies Armstrong

UN PARTI D'EXCURSIONNISTES



KIPPAWA (RIVIERE DU NORD) : LA RÉCOLTE DU FOIN

Photo Charron

Clifton  
Copyright



## ROSE DE CIRE

Idéalement belle et ne redoutant pas  
Le Temps, ce destructeur à qui rien ne résiste,  
Sous son globe de verre elle me semble triste  
La frêle rose en cire aux si chastes appâts.

O fleur du souvenir ! Rose qui me viens d'Elle !  
Préfèreras-tu donc connaître les douceurs  
De vivre au grand soleil comme tes pâles sœurs,  
Caresmée un instant par la brise infidèle ?...

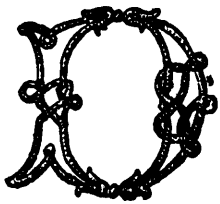
Longuement, longuement voudrais-tu te pâmer  
Aux timides baisers de l'insecte qui vole ?  
De la nuit voudrais-tu les pleurs dans ta corolle ?  
O solitaire fleur, te faut-il donc aimer ?...

Comme toi, de mon cœur l'abord est impossible.  
Hélas ! Ce qui le fait sur lui se refermer  
C'est son amour immense : il meurt de trop aimer,  
Bien qu'aux yeux du vulgaire il paraisse impassible !

GASTON DAMOUR

## UNE REVANCHE

## I



DERNIER descendant d'une noble  
et vieille famille de Bre-  
tagne, mais triste et sau-  
vage de caractère, le baron  
Herval de Vasouy ne s'était  
décidé à se marier que sur le  
tard, après avoir perdu tous  
les siens et pour assurer la  
continuation de sa race.

La jeune femme qu'il avait épousée étant morte  
la première année de son mariage, en lui donnant  
un fils, le baron s'était alors renfermé dans son  
château de Vasouy, vieux manoir féodal, situé sur  
la côte bretonne, au milieu d'un village de pê-  
cheurs, dont les cabanes restaient presque désertes  
huit mois sur douze, les pères, les maris et les fils  
partant tous pour la pêche de Terre-neuve....

Depuis six ans, le baron Herval vivait donc  
ainsi, presque seul et se consacrant exclusivement  
à l'éducation de ce fils unique, dont la santé déli-  
cate lui inspirait toujours mille inquiétudes.

Or, ce jour-là, assis devant sa table, au milieu  
de la grande salle gothique, sur les murs de la-  
quelle s'alignaient, graves et sévères en leurs cadres  
boisés, les portraits de tous ses ancêtres, le baron  
Herval feuilletait un manuscrit quand, soudain,  
une joyeuse voix cria du dehors :

— Père ! père !

Le baron, se levant aussitôt, marcha vers la fe-  
nêtre, l'ouvrit et regarda.

Devant lui, sur la pelouse qui s'étendait au pied  
du château, un enfant, un garçonnet de sept ans,  
frêle et joli comme une fille, avec ses cheveux bou-  
clés, poursuivait un caniche. Le chien jouait, sau-  
tait, bondissait, sans jamais se laisser attraper.  
L'enfant riait, tout essoufflé.

A cette vue, le visage austère du baron s'éclaira  
d'un sourire, et, d'une voix pleine de sollicitude :

— Ne cours pas si fort, André, dit-il alors, tu  
vas te fatiguer !

L'enfant s'arrêta, et, levant vers le baron ses  
jolis yeux bleus :

— Oh ! père, si tu savais ! fit-il, c'est Tom qui  
m'a pris ma balle et qui ne veut pas me la rendre !

Et comme le chien revenait sauter autour de  
l'enfant, la poursuite recommença.

Le baron Herval, resté debout près de la fe-  
nêtre, les regardait, pensif, lorsqu'une voix respec-  
tueuse le tira de sa contemplation :

— Pardon, monsieur le baron, dit un domes-  
tique en s'inclinant, mais c'est la Jacqueline, la  
femme au père Houdent, qui désire parler à mon-  
sieur.

Charitable au besoin, mais d'une nature hau-  
taine, le baron ne recevait jamais les pauvres lui-  
même. Il répondit donc d'une voix brève :

— Dites lui qu'elle s'adresse à mon intendant. Il  
verra ce que je puis faire.

Mais la porte s'ouvrit brusquement et une femme  
entra, à demi folle, tremblante, les mains jointes :

— Oh ! monsieur le baron, c'est tout de suite,

tout de suite qu'il faut que je vous parle ! dit-elle.  
Et sanglotant :

— Oh ! monsieur le baron, ayez pitié de mon en-  
fant, mon pauvre petit garçon, va mourir si vous  
ne m'aidez pas à le sauver !....

— Il a la fièvre, il nous faut cent francs pour faire  
venir le médecin de la ville, et nous n'avons rien !...  
Oh ! nous vous le rendrons, monsieur le baron !...  
Voyez-vous si nous vous demandons c'est que nous  
n'avons pas eu de chance ! Son père n'a pas pu  
partir avec les autres pour la pêche !.... Puis  
la maladie du petit est venue !.... Nous avons  
tout dépensé !.... Et il n'y a que le médecin qui  
puisse le sauver !.... Mais il faut qu'il vienne  
tout de suite !.... Ayez pitié de nous, monsieur  
le baron, aidez-nous !.... Nous sommes des hon-  
nêtes gens, nous vous le rendrons !.... Mais ne  
laissez pas mourir mon pauvre petit garçon !....

— Il n'a que quatre ans et il est si gentil !.... Si  
vous l'aviez vu, vous auriez pitié, pour sûr, mon-  
sieur le baron !....

Elle parlait d'une voix entrecoupée, étouffant,  
bégayant et pleurant à chaque mot. Le baron Her-  
val la toisait, dédaigneux, et ne comprenant guère  
ce que lui racontait cette femme. Il haussa les épa-  
ules et se reculant légèrement, car la pauvre mal-  
heureuse le touchait presque avec ses mains ten-  
dues et suppliantes :

— Adressez-vous à mon intendant, dit-il, sèche-  
ment.

Puis, se tournant vers le domestique :

— Quant à vous, Jean, ajouta-t-il, je vous ren-  
verrai si vous laissez ainsi forcer ma porte par la  
première venue !

Et, soulevant une portière, le baron gagna la  
pièce voisine.

La malheureuse mère se redressa, chancelante,  
et la voix haineuse :

— Oh ! si mon petit meurt, le bon Dieu me ven-  
gera, dit-elle.

## II

Le lendemain, la cloche de l'église tinta et réu-  
nit bientôt derrière le cercueil de l'enfant mort  
toutes les femmes du village. Quelques vieux pê-  
cheurs suivaient aussi, hochant la tête tristement.

La Jacqueline avait voulu accompagner son petit  
jusqu'au cimetière ; elle marchait maintenant, toute  
pâle, les lèvres serrées.

Son mari, le père Houdent, se tenait à côté d'elle,  
la tête courbée, et sa robuste poitrine soulevée de  
temps à autre par un long gémissement.

Les femmes causaient entre elles, à voix basse :

— Pauvre Jacqueline, disait l'une ; elle aurait  
mieux fait aussi de s'adresser à l'intendant. M. le  
baron n'aime pas qu'on lui parle à lui-même.

— C'est égal, disait l'autre. Les Houdent sont  
de braves gens, il aurait bien pu les aider.

Quand tout fut terminé et que la dernière goutte  
d'eau bénite eût été jetée sur la tombe, la Jacque-  
line eut une nouvelle crise de désespoir et, s'abat-  
tant près de la terre nouvellement remuée :

— Oh ! mon petit, mon pauvre petit, gémit-elle,  
dire que si l'on avait voulu, tu serais peut-être  
sauvé !....

## III

Les jours suivants le village reprit son train de  
vie habituel. Les femmes cousant et reprisant ;  
les vieux fumant leur pipe au frileux soleil d'avril  
et les enfants guettant déjà, au lointain, sur la  
grande mer, la première voile annonçant le retour  
annuel des pêcheurs.

Le baron Herval n'avait pas même su la mort  
du petit Houdent, absorbé qu'il était à présent par  
les premières études de son fils. L'enfant ayant  
soudain pris des forces sous l'influence du prin-  
temps, le baron avait voulu en profiter pour com-  
mencer son instruction, et tous les matins, une le-  
çon de lecture faisait désormais se pencher sur le  
même livre, la tête grisonnante du père et la tête  
blonde de l'enfant.

L'après-midi, le petit André avait sa liberté,  
liberté dont il profitait souvent pour se sauver  
hors du château et pour aller jouer sur la grève  
avec les autres enfants du village ; escapade har-  
die que les domestiques cachaient d'ailleurs soig-  
neusement au baron Herval.

Donc, un de ces premiers jours de mai, le petit

André, s'ennuyant dans le château, avait cru à  
propos de gagner le bord de la mer. Tom, son  
caniche, l'avait suivi, et tous deux s'amusaient à  
creuser le sable, l'enfant avec sa pelle, le chien  
avec ses pattes, en attendant l'arrivée de leurs ca-  
marades habituels.

Mais le ciel était sombre, la mer houleuse et,  
plus expérimentés que l'enfant du château, les en-  
fants du village ne vinrent pas ce jour-là.

Alors, au bout d'une heure, le petit André s'en-  
nuya et se mit en quête de distractions. Il en  
trouva bien vite une. Un bateau était là, amarré  
au bord du rivage ; ce serait bien amusant de  
monter dedans ! Et l'enfant, insouciant du danger,  
sauta dans la frêle embarcation, non sans mouiller  
quelque peu ses fines bottines dans l'eau de la mer.

Puis, quand il fut installé dans le bateau, bien  
assis sur le banc, ses cheveux blonds fouettés par  
le vent, le petit André appela Tom. Mais le bon  
caniche n'aimait pas l'eau ; il allait et venait main-  
tenant sur la grève, inquiet de voir son jeune  
maître si loin, car la barque, secouée et soulevée  
par les flots, s'éloignait de plus en plus du rivage,  
tirant avec force sur son amarre.

L'enfant, lui, tout joyeux de se sentir balancé  
sur l'eau, riait et criait :

— Viens donc, Tom, viens donc, poltron.

Mais lorsque les nuages brusquement amoncelés  
eurent obscurci le ciel et lorsque le premier gron-  
dement de tonnerre eut déchiré les airs, la scène  
changea.

L'enfant prit peur, courant, affolé, dans la barque  
et se penchant imprudemment à droite et à gauche,  
en appelant "mon père," d'une voix angoissée,  
tandis que le chien hurlait lamentablement....

Pendant ce temps, au château, le baron Herval  
achevait sa correspondance, quand un coup de ton-  
nerre, plus violent que les autres, le fit tressaillir.  
Il y avait bien longtemps qu'il n'avait entendu la  
voix d'André, cette voix joyeuse, si douce à son  
cœur attristé.

Il sonna :

— Où donc est mon fils ? demanda-t-il.

Le domestique balbutia :

— Monsieur le baron, M. André s'est éloigné,  
mais on est parti à sa recherche.

Le baron se précipita.

— Eloigné ! Et où ? Et comment ?

En une minute, sur l'ordre du baron, le château  
et le parc furent parcourus et fouillés en tous sens,  
mais vainement, hélas !

Alors quelques-uns des domestiques descendirent  
vers le village, tandis que, mû par un pressenti-  
ment, le baron Herval se dirigeait vers la mer  
avec les autres. A peine arrivaient-ils sur la  
grève, qu'un cri, un long cri de détresse leur par-  
vint, recouvert aussitôt par le tumulte des vagues  
qui mugissaient, furieuses et déchaînées.

— André ! André ! cria le baron.

Mais rien ne lui répondit. Une vague venait  
de faire sombrer la barque, emportant en son reflux  
le corps de l'enfant évanoui....

— Mon fils ! mon fils ! sanglota le baron Her-  
val, en cherchant à se précipiter au secours de  
l'enfant.

Mais ses gens le retinrent :

— Oh ! monsieur le baron, ce serait une folie !  
Vous y trouverez la mort sans le sauver ! Atten-  
dez plutôt ! On vient !

Tout le village arrivait, en effet, prévenu de la  
disparition du petit André et devinant le danger  
qu'il courait.

Le baron se tourna vers les arrivants, et, leur  
montrant le corps ballotté par les vagues :

— Ma fortune à qui le sauvera ! s'écria-t-il.

Mais nul ne s'avança. Les domestiques ne sa-  
vaient ni ramer ni nager. Les vieux pêcheurs  
secouaient la tête ; ils n'osaient pas tenter l'aven-  
ture ; la mer était mauvaise ; on ne tiendrait pas  
en barque ; il fallait de bons bras, et tous les gars  
solides étaient à Terre-neuve....

Il y eut un silence effrayant !

Le baron répéta, désespéré :

— Ma fortune à qui le sauvera !....

— Pas besoin d'argent, monsieur le baron, fit  
alors une grosse voix essoufflée. On le sauvera bien  
pour rien !....

Et le père Houdent qui, prévenu le dernier, ac-  
courrait en toute hâte du village, écarta les gens,

et, retirant sa vareuse, s'avança bravement au bord de l'eau, guettant le moment favorable pour se jeter à la nage.

Le baron, devant ce dévouement, rougit en se rappelant son refus du mois précédent et, le cœur remué :

—Houdent, fit-il, voulez-vous me faire l'honneur de me donner la main ?

Le brave marin tendit les doigts ; mais au moment où le baron s'avançait pour les presser, une femme se jeta entre eux, et d'une voix rude :

—Houdent, déclara-t-elle, tu es mon homme, je n'ai que toi. Tu m'appartiens, et je te défends de risquer ta vie pour sauver l'enfant de cet homme ! Il ne le mérite pas, puisqu'il a laissé mourir le nôtre ! C'est Dieu qui le punit de son manque de cœur....

Et la Jacqueline, — car c'était elle, — chercha à entraîner son mari.

Les assistants frémirent, tant la rancune de cette femme semblait vivace !....

Le baron Herval, atterré, courba la tête devant cette haine de mère !....

L'enfant semblait perdu !....

Mais Houdent repoussa doucement sa femme et, d'un ton simple :

—Ma Jacqueline, fit-il, c'est mon devoir ! Je suis le seul qui puisse sauver l'enfant ; je le sauverai !

Et il se lança au devant des vagues écumantes !

La scène avait à peine duré une minute, mais le péril était si imminent pour l'enfant, et l'angoisse avait été si forte chez les femmes, que toutes tombèrent à genoux, instinctivement, priant avec ferveur pour le salut du courageux sauveur....

Trois fois le père Houdent fut emporté par les flots, trois fois il les surmonta, nageant toujours avec rapidité vers le corps de l'enfant.

Lorsqu'il eut, enfin, atteint son but, un long cri de délivrance s'éleva du rivage, et lorsque, pâle, épuisé, ruisselant, il sortit de l'eau et vint ensuite déposer l'enfant entre les bras de son père, des acclamations le saluèrent ! Puis, lorsque le petit André eut rouvert les yeux, sous les soins empressés des femmes, le baron Herval de Vasouy tendit les bras au sauveur de son fils et, à haute voix :

—Houdent, dit-il alors, voudrez-vous désormais être mon ami ?

Le pêcheur eut un bon rire et rendant son étreinte au gentilhomme :

—Ma foi, oui, monsieur le baron, j'aime mieux ça que de l'argent !

Et comme la Jacqueline restait farouche et ré pétait toujours :

—Il a laissé mourir mon petit !

Le marin s'approcha d'elle et l'embrassant affectueusement :

—Va, notre femme, console-toi, le bon Dieu nous en redonnera un autre pour nous récompenser d'avoir fait notre devoir !....

Et le baron Herval de Vasouy déclara, solennel :

—Alors, votre fils sera le frère de mon fils !

LUCIEN MULLEUR

### LA FEMME "A LA CRINIÈRE DE CHEVAL"

On exhibe en ce moment, à Berlin (Allemagne), sous le nom de "femme à crinière de cheval," une jeune fille de vingt ans, qui fut présentée tout récemment à la Société d'anthropologie de cette ville, en raison de son aspect phénoménal.

Elle a, en effet, le long de l'épine dorsale, à 2½ pouces de la nuque, une crinière longue de 8½ pouces et s'étendant sur un espace de 6 pouces. Cette jeune fille, dont nous donnons la photographie, ira, dit-on, sous peu à Paris, montrer en publique la singulière anomalie qui la distingue, car il est des maladies qui sont pour leur victime, ou tout au moins pour le Barnum de ces victimes, une source de bénéfices.

A l'examen, on reconnut, à la Société d'anthropologie, que la crinière de la femme cachait un spina-bifida, c'est-à-dire une hernie de la colonne vertébrale, épanchement qui s'accompagne assez souvent d'hypertrichose—lisez de croissance anormale de poils.

L'hypertrichose ou polytrichie, encore un joli nom médical pour désigner l'abondance de barbe mal placée, n'est pas un phénomène très rare, c'est celui de toutes les femmes à barbe et des hommes dont les poils envahissent tout ou partie du corps. Dans ce genre, les Parisiens ont eu récemment l'homme-chien et son fils, originaires de Russie, velus comme des caniches.

La femme-panthère, qui fit également l'ornement des foires, devait sa marbrure à une polytrichie par plaques.



La femme "à la crinière de cheval"

Les Anglais ont eu, de leur côté, un choix varié de polytrichiennes.

Wilson a donné l'observation d'une femme âgée de trente-trois ans dont toute la peau, à l'exception du sommet de la tête devenue chauve, était cachée par des poils durs, noirs et longs de 1½ à 2½ pouces.

Enfin on conserve, en Angleterre, le souvenir d'une jeune fille née au Mexique et amenée à Londres qui, par suite de la même affection, semblait porter un caleçon de bain fait de peau de bête.

La femme de Berlin héritera-t-elle du succès de ses légendaires devancières ? En tout cas, elle inaugure le port des crinières, et peut-être lui saura-t-on gré, en Europe, de cette initiative.

### PROPOS RUSTIQUES

Ceci n'est ni une histoire ni un conte, mais une sorte d'amusette, que l'on faisait parfois aux veillées dans mon village, et dont j'ai gardé le souvenir.

C'est un *dire* qui se fait par *répons*, comme certaine prières. Et voici, pour le faire, de quoi l'on convient d'abord entre diseur et répondeur.

A la première chose que je dirai, vous répondrez : " Ah ! voilà qui est bon ! " — Puis je vous dirai : " Pas si bon ! " — Vous répondrez : " Comment donc ? ".... A la chose suivante vous répondrez : " Ah ! voilà qui est mauvais ! " — Pas si mauvais " dirai-je. — Vous répondrez encore : " Comment donc ? ".... — Est-ce compris ? — Oui. — Eh bien, attention, je commence.

—J'ai été à la foire, et j'ai acheté un mouton.

—Ah ! voilà qui est bon !

—Pas si bon !

—Comment donc ?

—En revenant j'ai été attaqué par deux larrons.

—Ah ! voilà qui est mauvais !

—Pas si mauvais !

—Comment donc ?

—Je me suis défendu, et de ces deux bandits j'ai débarrassé le canton.

—Ah ! voilà qui est bon !

—Pas si bon !

—Comment donc ?

—Pendant que je les tuais, s'est ensauvé le mouton.

—Ah ! voilà qui est mauvais !

—Pas si mauvais !

—Comment donc ?

—En cherchant le mouton, j'ai trouvé un trésor de mille écus tout rond,

—Ah ! voilà qui est bon !

—Pas si bon !

—Comment donc ?

—Quand j'ai montré les écus, on m'a pris pour un voleur ; et l'on m'a mis en prison.

—Ah ! voilà qui est mauvais !

—Pas si mauvais !

—Comment donc ?

—La fille du géôlier m'a trouvé joli garçon.

—Ah ! voilà qui est bon !

—Pas si bon !

—Comment donc ?

—J'en suis devenu amoureux à perdre la raison.

—Ah ! voilà qui est mauvais !

—Pas si mauvais !

—Comment donc ?

—Elle a eu ma grâce et je suis sorti de prison.

—Ah ! voilà qui est bon !

—Pas si bon !

—Comment donc ?

—Le père est venu, pistolet au poing, d'avoir courtoisé sa fille, me demander raison.

—Ah ! voilà qui est mauvais !

—Pas si mauvais !

—Comment donc ?

—Je lui ai dit que moyennant une belle dot j'épouserais sa fille ; et il a consenti sans façon.

—Ah ! voilà qui est bon !

—Pas si bon !

—Comment donc ?

—Une fois mariée, cette fille a montré une humeur de démon.

—Ah ! voilà qui est mauvais !

—Pas si mauvais !

—Comment donc ?

—Avec l'argent de la dot, j'ai fait bombance, pour chasser l'ennui de la maison.

—Ah ! voilà qui est bon !

—Pas si bon !

—Comment donc ?

—Ma femme m'a donné des coups de bâton.

—Ah ! voilà qui est mauvais !

—Pas si mauvais !

—Comment donc ?

—Je suis sorti, j'ai été à la pêche, et j'ai pris beaucoup de poisson.

—Ah ! voilà qui est bon !

—Pas si bon !

—Comment donc ?

—En faisant frire les poissons, j'ai mis le feu à la maison.

—Ah ! voilà qui est mauvais !

—Pas si mauvais !

—Comment donc ?

—Ma femme a été rôtie, rôtie comme un maron.

—Oh ! cette fois, contre l'ordre, voilà qui est mauvais !

—Non pas. Il faut dire, comme c'est l'ordre, voilà qui est bon ; puisque j'ai gardé la dot et que j'ai continué la vie de garçon.

Et le *dire* n'en dit pas plus long.

EUG. MULLER.

Foudroyé l'autre soir dans un salon " very select," Boireau marche sur le pied d'une femme charmante.

—Ah !.... que vous m'avez fait mal, gémit l'écrasée. Vous n'y voyez donc pas ?

Boireau s'incline, et de sa voix la plus suave :

—Madame, pour voir votre pied, j'aurais dû me munir d'un microscope.

Extrait d'une lettre : " Envoyez-moi trois douzaines des *Farces de Piron*, je veux faire rire tout le monde du village. Elles sont inimitables." Prix : 15c. G.-A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine, Montréal.



### Le mal du roi

Le jour même de son sacre, Louis XVI fut conduit dans le parc de l'Abbaye pour y toucher les malades des écrouelles qui se trouvèrent rangés dans les allées de ce parc, au nombre de 2,400. Le roi, la tête découverte, les touchait en étendant la main droite, du front au menton et d'une joue à l'autre, formant le signe de la croix et murmurant ces paroles : "Dieu te guérisses, le roi te touche."

Ce qu'on a négligé de nous dire, c'est le résultat de cette étrange cérémonie.

\*\*\*

### Le beurre

Le beurre, qui est indispensable à nos repas de nos jours, était dans l'ancien temps uniquement considéré comme un onguent. Hérodote, historien grec, est le premier écrivain qui mentionne le beurre, 500 ans avant J. C. Les Spartes s'en servaient comme nous nous servons maintenant de la vaseline. Les Scythiens introduisirent le beurre chez les Grecs, et les Allemands apprirent aux Romains la manière de le fabriquer. Mais ces derniers ne s'en servaient pas comme nourriture. Comme les Spartes, ils s'en frottaient le corps.

\*\*\*

### Le champion de la reine

Savez-vous ce que c'est que le *champion* de la reine ? Nous croyons que peu de personnes pourraient expliquer en quoi consiste cette fonction, et nous confessons humblement que nous ignorions l'existence d'une charge dont le titulaire, M. Francis-Seaman Dymoke, vient de mourir. Le champion de la Reine doit, le jour du couronnement d'un souverain, se rendre à cheval à Westminster, et jeter son gant dans la grande salle du Palais, invitant les prétendants au trône d'Angleterre à le relever et à soutenir leurs droits par les armes. C'est Guillaume le Conquérant qui a institué cette fonction qui n'a rien de pénible, surtout maintenant que les carrousel sont légèrement démodés. Le long règne (56 ans) de la reine Victoria a évité la moindre fatigue à son champion.

\*\*\*

### La marine anglaise

A propos du récent désastre du cuirassé *Victoria*, un journal anglais vient de publier la liste des bâtiments cuirassés anglais échoués depuis une trentaine d'années, avec le nombre des victimes. Douze de ces naufrages ont coûté la vie à près de deux mille deux cents marins. Et voici la nomenclature : 1863, *Orpheus*, échoué près d'Auckland, 190 morts ; 1864, *Racehorse*, englouti près de Che-fou, 94 morts ; *Bombay*, dans la Plata, 91 morts ; 1870, *Staney*, près Paracel, 40 morts ; *Captain*, près Finistère, 470 morts ; 1820, *Eurydice*, près de l'île de Wight, 318 morts ; 1880, *Atlante*, dans l'Atlantique, 280 morts ; 1884, *Wasp*, à l'île Tory, 52 morts ; 1887, autre *Wasp*, mer de Chine, 73 morts ; 1889, *Lilly*, au Labrador, 7 morts ; 1890, *Serpent*, côte d'Espagne, 173 morts ; enfin *Victoria*, golfe de Syrie, environ 400 victimes.

\*\*\*

### L'expédition Peary

Des nouvelles de Saint-Jean de Terre-Neuve annoncent que l'expédition du lieutenant Peary, dont nous avons annoncé le départ pour les régions polaires, a essuyé de sérieuses épreuves qui seront la cause de retards considérables et peut être de l'abandon du projet d'explorer plus complètement le Groenland à cette saison.

Le *Falcon* a fait la traversée entre Terre-Neuve et le Labrador au milieu de si nombreuses et de si

terribles tempêtes, que, plus d'une fois, on a cru que le dernier moment des passagers était arrivé.

Les ânes sur qui l'on comptait le plus pour opérer tous les transports sont morts en route. C'est une perte considérable. Le lieutenant Peary a essayé d'avoir des chiens au Labrador pour remplacer les ânes, mais n'a pu réussir et a dû aller plus au nord pour s'en procurer.

Si l'on ne peut remplacer les ânes qui ont péri, l'expédition sera forcée de revenir sur ses pas.

\*\*\*

### La comptabilité agricole

Est-il jamais entré dans l'esprit d'une personne raisonnable que le plus petit commerçant puisse réussir sans se rendre compte de ce qu'il achète et de ce qu'il revend. En commençant l'année, ne doit-il pas savoir ce qu'il apporte dans son industrie, de quelle somme il aura besoin, et au bout de l'an ne faut-il balancer la recette et la dépense ?

Le cultivateur n'est-il pas lui-même un industriel ? Son industrie consiste à produire à aussi bon marché que possible, puis à vendre ses produits dans les conditions les meilleures ! Comment saura-t-il, au bout de l'an, s'il a perdu ou gagné ? La routine de l'ignorance répondra : "Le cultivateur verra le fond de sa bourse et saura bien vite s'il a perdu ou gagné ; rien n'est plus simple, plus facile !" Nous répondons, rien n'est plus faux. Ce cultivateur a des écus au fond de sa bourse au bout de l'an... Donc il a gagné. Mais s'il a vendu ses animaux, si ses instruments d'agriculture sont hors de service, s'il n'a pas suffisamment de quoi ensemencher sa terre et que le fourrage lui fasse défaut, il est complètement ruiné.

Pour connaître où il en est, le cultivateur doit tenir un compte exact de ce qu'il apporte, de ce qu'il dépense de ce qu'il a reçu ou de ce qu'il a en provision : bétail, outils, foin, paille, semences, denrées nécessaires à la nourriture de sa famille.

\*\*\*

### Mme de Montespan



En général, les femmes gagnent plus de notoriété en suivant le chemin du vice que celui de la vertu. La plupart des noms féminins que l'histoire a conservés appartiennent à des favorites de roi.

La marquise de Montespan fut l'amie de Louis XIV. Née en 1641 elle mourut en 1707.

\*\*\*

### Histoire de la presse

On lit, dans un numéro de l'*Universal Magazine* de la fin du dernier siècle. C'est un voyageur anglais qui parle :

"Dans le temps que je résidais à Moscou, un Russe s'avisait de publier un ouvrage rempli de réflexions hardies sur le pouvoir illimité du czar Pierre, et où il exposait l'injustice d'un pareil gouvernement. Le coupable fut arrêté, on lui fit son procès, son livre fut déclaré libelle infâme et il fut condamné à manger un exemplaire de son ouvrage. La sentence fut exécutée à la lettre.

"On dressa un échafaud sur la place publique.

On y fit monter l'écrivain. On ôta la reliure du livre, dont on rognait aussi les marges, et on roula les feuilles comme des billets de loterie.

On servit à l'auteur chaque feuille séparément, il les mit dans sa bouche au grand divertissement des spectateurs. Il commença par les mâcher assez longtemps, mais comme la sentence portait qu'il les avalerait, une violente bastonnade, dont il voyait les apprêts, l'y décida malgré sa répugnance. Le médecin et le chirurgien du czar étaient présents pour juger du nombre de pages qu'il pourrait avaler sans danger pour sa vie. Quand ils eurent décidé qu'il serait dangereux qu'il continuât, l'exécution fut suspendue ; mais le lendemain il fallut recommencer. Trois jours se passèrent avant que l'auteur eût avalé entièrement son livre. J'observai, dit en terminant le voyageur anglais, que le malheureux souffrait beaucoup, mais surtout quand il avalait les feuilles où étaient ses plus forts arguments."

\*\*\*

### Dante ou le Dante

Quand on parle de l'auteur de la *Divine Comédie*, doit-on dire *Dante* ou *le Dante* ? A cette question posée dans les concours littéraires le *Musée des Familles* fait la réponse suivante :

D'après la tradition grammaticale italienne, les noms de famille peuvent prendre l'article, mais les noms de baptême, prénoms ou sobriquets ne les reçoivent pas, sinon dans l'intimité des familles, des voisinages pour les prénoms féminins, qu'on fait presque toujours précéder de l'article : *la Maria*, *la Gertrudina*, etc. Nous pouvons d'ailleurs noter que, dans nos provinces méridionales, le même usage existe : on dit *la Julie*, *la Catherine*, *la Jeannette*, *la Marguerite*, *la Claire*, comme on dit d'ailleurs *le papa*, *la maman* ; mais l'article accompagne très rarement les prénoms masculins.

Or, d'après la règle italienne, l'on s'exprime bien en disant *le Tasse*, et *l'Arioste*, parce que *Tasse* et *Arioste* sont des noms de famille ; mais on ne devra pas dire *le Dante*, parce que *Dante* n'est qu'une contraction du prénom *Darante* que portait le poète, dont le nom de famille était *Alighieri*, et l'on peut dire *l'Alighieri*, ou bien *Dante Alighieri*.

Guibollard a un fils, volontaire dans une ville du Midi. L'autre jour, il lui adresse une longue lettre dans laquelle il lui reproche son inconduite, ses dépenses excessives, puis il termine par ce *post-scriptum* :

"Ta mère t'envoie cinq cents francs à mon insu."

LE CHERCHEUR.

### NOUVELLES A LA MAIN

—Quel est le meilleur instrument d'extermination à ta connaissance ? demandait, l'autre jour, Cyprien Barbichon, à son ami Badureau.

—Le docteur, répondit-il.

\*\*

Querelle conjugale.

—Vous êtes inappoyable, madame !

—Et vous donc ?

—Toujours hérissée comme un chardon !

—Si j'étais un chardon, vous m'auriez déjà mangée !

\*\*

Sur le bateau :

—Prenez vous un cocher, dame B... ?

—Oui, j'en prends un : c'est trop loin.

—Prenez garde de vous faire attraper.

—C'est qu'il y a pas de danger, j'ai mon shérif (tarif) dans ma poche, et j'ai qu'à le montrer.

\*\*

Entre malheureux :

—Quitte-la !

—Comment veux tu que je la quitte ? Elle menace à chaque instant de se jeter par la fenêtre. Elle l'ouvre même toute grande, cette fenêtre, et je suis forcé de la refermer.

—C'est un tort, mon cher ; ouvre-la toi-même, la croisée, et c'est elle qui la fermera—de peur de pincer un rhume !

**FEUILLETON**

**MANQUANT**



**FEUILLETON**

**MANQUANT**

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a entre l'Amérique et l'Europe onze câbles transatlantiques.

—On emploie maintenant l'électricité pour donner aux chapeaux de soie un beau brillant très apprécié.

—En un même jour, soixante-trois protestants convertis ont été confirmés dans l'église St Pierre, de Philadelphie, par Mgr Ryan.

—L'agriculture emploie 280,000,000 hommes dans le monde entier. Elle représente un capitale de 224,000,000,000 avec un revenu annuel de plus de 20,000,000,000.

—Au Mexique, il n'existe pas de manufacture de charrettes; chacun fait la sienne ou la fait construire par son voisin quand elle ne provient pas de l'étranger.

—Le pape vient d'accorder aux catholiques de Naples l'autorisation de ne plus jeûner le vendredi, pendant toute la durée de l'épidémie cholérique.

—Un savant Allemand dit que près du tiers du genre humain parle la langue chinoise; que l'hindou est parlé par plus de 100 000,000, de mortels, et le russe par 89,000 000.

—Il y a 221 démocrates et 127 républicains dans la nouvelle Chambre des représentants qui siège aujourd'hui à Washington, pour la première fois depuis l'inauguration de la seconde présidence de M. Cleveland.

—Par suite de la fermeture des manufactures dans les Etats de l'Est, nos compatriotes émigrés aux Etats-Unis reprennent en grand nombre le chemin de leurs paroisses dans la province de Québec.

—Dans le Massachusetts, plusieurs manufactures de coton viennent d'être closes par leurs propriétaires pour une période variant de deux semaines à deux mois, et 7,500 ouvriers se trouvent ainsi sans ouvrage à cette époque de l'année ordinairement si affairée. Le commerce n'est pas très bon aux Etats Unis par le temps qui court.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment: Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Écho de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Jeux d'esprit et de combinaison

ENIGME

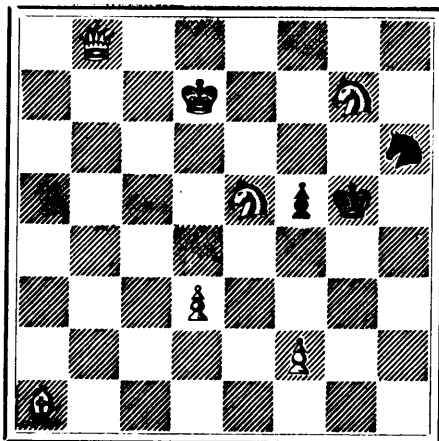
Absent de la beauté que j'aime,  
Lui seul peut calmer mon ennui;  
Il est plus beau que l'amour même,  
Mais elle est plus belle que lui.

CHARADE

Le Premier plusieurs fois se répète dans l'an.  
L'Autre en agitant l'air se transmet à l'oreille.  
Le labourer actif, et du Tout partisan,  
Pour remplir ses greniers, dès l'aurore s'éveille.

No 120.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Berger  
Noirs—3 pièces

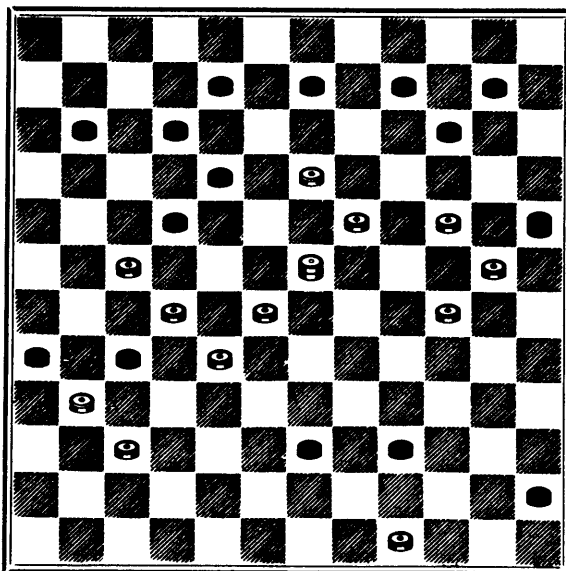


Blancs—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 114.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal.  
Noirs—15 pièces



Blancs—13 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 112

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
39	34	28	37
45	39	19	32
29	23	16	42
51	45	18	29
45	38	32	37
58	51	5	18
62	56	61	50
51	45	50	39
46	33	27	38
40	3	54	40
3	71 gagnent.		

Solutions justes par MM. Philorome Billette, Valleyfield; J. B. Guy, Montréal; Ars. Campbell, Ste-Cunégonde.

Solution de l'énigme.—Le jeu d'Échecs. Solutions justes: Mlle Marie Germain, P. St-Amant, E. Dionne, Montréal.

Solution du problème d'Échecs No 117

Blancs  
1 D 8 FD  
2 D pr P, échec  
3 D 6 FD, mat.

No 118

1 T 5 CR  
Mat selon le coup des Noirs.

No 119

1 D 8 CD  
2 F 4 F, échec  
3 C 5 R, mat.

Noirs  
1 C joue  
2 R joue

1 ?

1 R 3 R  
2 R 2 D

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

Notre Grande Vente

DE

DEMENAGEMENT

ESCOMPTES

DE

10 à 75 PAR CENT

Lignes spéciales de marchandises vendues pour le quart et le tiers du prix.

EXTRAORDINAIRE

Un lot immense de dentelles en laine "Jak" pour être vendues exactement le quart du prix marqué. Exemple: Dentelles de 2½ à 42 pouces de largeur, couleur brun, beige, grenat, bleu-marin, noir. Vendues comme suit:

Valent 25c la verge vendu pour 6c la verge	
30	7c
35c	8c
40c	9c
45c	10c
5c	12c
1 00	25c
1 40	35c
1 40	42 pcs 15c

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 55

Lapres & Lavergne

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W. Notman et Fils.—Portraits de tous genres et aux prix courants.

Téléphone Bell, No 7283

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

A<sup>N</sup>D

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail:

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.



**LE MEILLEUR REMÈDE** 10 au monde, dit J. Hofferr, de Syracuse, N.Y., c'est le Tonique Nerveux du Père Koenig. Mon fils paralysé il y a trois ans, et sujet à des attaques violentes d'épilepsie, a fait usage d'une bouteille de ce fameux remède. Aussitôt il s'est senti guéri et il n'a pas eu de symptômes de sa maladie depuis. C'est de tout cœur que je fais à qui de droit mes mille remerciements.

**FAIBLESSE ET PROSTRATION NERVEUSE, MANQUE DE SOMMEIL.**

West BROUGHTON, P.Q., 1 oct. 1890.

Le Tonique Nerveux du Père Koenig que j'ordonnai était pour une jeune demoiselle de ma famille, souffrante de prostration nerveuse, de manque de sommeil et de faiblesse, etc. Il y a aujourd'hui un grand changement chez elle, étant plus forte et moins nerveuse. Elle continuera à prendre votre remède, que je considère excellent.

P. SARVIE, Prêtre Catholique.

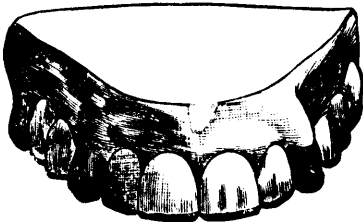
**GRATIS**—Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Dr. Koenig de Fort Wayne, Ind., U.S.A. et est actuellement préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.**  
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co., London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger  
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**CASTOR FLUID**

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles \$5 cts la bouteille

**HENRY R. GRAY,**  
Chimiste-pharmacien  
122 rue St-Laurent.

**A. LEOFRED**

(Gradué de Laval et de McGill)

**INGENIEUR DES MINES**

Bureau principal: Québec; Succursales: Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

**J. EMILE VANIER**  
J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)

**INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR**

187, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger

**Saint-Nicolas**, journal illustré pour enfants le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union Postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France

**BAUME RHUMAL**

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

LE TEMPS CHAUD AFFAIBLIT

LE

**JOHNSTON'S FLUID BEEF**

Donne des forces

Gardez-vous fort en en prenant régulièrement.

34608

**MAISON - BLANCHE**

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et chapellerie pour les chaleurs. Habits légers, en alpaca et en soie. N. B.—Ordres de la campagne remplis avec soin. Une visite est sollicitée.

**T. BRICAULT**

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**“ WESTERN ”**

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000  
Primes pour l'année 1892..... 2,557,061  
Fonds de réserve..... 1,095,000

**J. H. ROUFFE & FILS,** Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques  
ARTHUR HOOTS, Agent du dest français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

**PACIFIQUE CANADIEN**

L'EXPOSITION UNIVERSELLE!

**EXCURSION**

A CHICAGO

25 ET 26 AOUT

\$18.00

ALLER ET RETOUR

Bons pour revenir de Chicago jusqu'au 5 septembre

**DEUX CONVOIS PAR JOUR**

POUR

CHICAGO

Chars dorés pour touristes

Allant directement à Chicago, partent de la gare Windsor, les mardis, mercredis, jeudis et samedis, à 8.25 a. m. Prix par chambre \$1,50

**BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS**  
129 RUE ST-JACQUES  
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS XAVIER.

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 19 août 1893.

**31,023**

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques  
MONTREAL

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

**ORGUE EOLIEN**

a plus grande Merveille Musicale. Visite et correspondance sollicitées.

Seul importateur des Pianos Hazelton, Fischer, Dominion et Berlin et des Orgues Eoliennes, Peloubet et Dominion.



*Après Lavergne*  
PHOTOGRAPHES  
360 RUE ST-DENIS.  
M. J. N. LAPRÉS ÉTAIT AUTREFOIS DE LA MAISON W. NOTMAN & FILS.  
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES  
A L'HUILE, AU CRAYON, PASTEL, ETC ETC  
TELEPHONE 7283

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

**Poudres**

**Orientales**

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

Fermite des formes de la Poitrine

— ET LA —  
— FAIT LA FEMME

**SANTÉ ET BEAUTÉ!**

1 boîte, avec notice \$1. 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:

**A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine**  
MONTREAL Tel Bell 6517

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

Scientific American Agency for  
**PATENTS**  
CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.  
For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the  
**Scientific American**  
Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.